Les rapports de « relation » et de « corrélation »: Considérations épistémologiques

David Piotrowski

Colloque Albi Médiations Sémiotiques – Actes

Collection Actes

Louis Hjelmslev (1899-1965)
Le forme del linguaggio e del pensiero

a cura di
Alessandro Zinna & Lorenzo Cigana

Editeur : CAMS/O
Direction : Alessandro Zinna
Collection Actes : Louis Hjelmslev (1899-1965). Le forme del linguaggio e del pensiero
1re édition électronique : août 2017
ISBN 979-10-96436-01-9

Résumé. Dans une sorte d'exercice d'épistémologie comparée, où les appareils gnoséologiques hjelmslévien et poppérien sont examinés dans leurs correspondances et leurs singularités, tout particulièrement du point de vue des solutions qu'ils proposent à certaines difficultés cardinales de la connaissance empirique, cet article met en relief la teneur phénoménologique essentielle des concepts de la glossématique. C'est en effet le contenu phénoménologique des concepts glossématiques qui assure à cette théorie une adéquation non vide à ses données d'expérience, et corrélativement qui fonde les modalités d'une donation effective d'un divers empirique ainsi livré aux procédures d'objectivation de la théorie sémiolinguistique. Cette teneur phénoménologique sera discutée et confirmée dans l'examen de rapports de « relation » et de « corrélation » tels qu'ils opèrent au plan des *strata*, antérieurement à toute élaboration formelle.

ÉPISTÉMOLOGIE, PHÉNOMÉNOLOGIE, EMPIRISME, RELATION, CORRÉLATION

David Piotrowski est chercheur au CNRS, en poste à l'Institut Marcel Mauss de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales. Ses travaux se situent au croisement de la linguistique structurale, de la phénoménologie et de l'épistémologie. Ses principaux ouvrages sont *Dynamiques et structures en langue* (Éditions du CNRS, 1997), *L'hypertextualité ou la pratique formelle du sens* (Champion, 2004), *Phénoménalité et objectivité linguistiques* (Champion, 2009) et *Morphogenesis of the sign* (Springer, 2017).

Pour citer cet article :
Piotrowski, David, « Les rapports de "relation" et de "corrélation" : considérations épistémologiques », in Zinna, A. et Cigana, L. (éds), *Louis Hjelmslev (1899-1965). Le forme del linguaggio e del pensiero*, Toulouse, Éditions CAMS/O, Collection Actes, p. 177-202.
[En ligne] : <http://mediationsemiotiques.com/cu_11>.

Les rapports de « relation » et de « corrélation » : Considérations épistémologiques

David Piotrowski
(IMM – LiAS (EHESS/CNRS))

Introduction [1]

Nous proposons en ces pages de discuter des concepts de « relation » et de « corrélation » au travers, pour ainsi dire, d'un exercice d'épistémologie comparée. Considérant en effet les appareils gnoséologiques hjelmslévien et poppérien, il s'agira de mettre au jour leurs correspondances, plus ou moins serrées, et leurs recouvrements, plus ou moins partiels. En choisissant alors, par « rupture de symétrie », de conférer au système de connaissance poppérien le statut de référentiel gnoséologique, le dispositif théorique hjelmslévien se trouvera porté sous un éclairage particulier qui mettra en relief ses spécificités et les solutions originales qu'il apporte à certains problèmes épistémologiques fondamentaux. Ceci nous conduira à discuter des rapports syntagmatiques (ou « relations ») et paradigmatiques (ou « corrélations »), qui ne sont pas sans ambivalences, et pour la détermination gnoséologique desquels on hissera l'examen à un niveau surplombant la stricte analyse formelle, précisément en faisant appel aux rapports entre « strata » que Hjelmslev présente et discute dans l'article *La stratification du langage*.

Dans un premier temps, il nous faudra donc rappeler, schématiquement quoique précisément, les « composantes structurales d'une théorie de l'expérience » que Popper expose dans la seconde partie de *La logique de la découverte scientifique*, son ouvrage fondateur. Mais en préalable, il

faudra se prémunir de quelques objections quant au recours à l'épistémologie poppérienne.

1. L'architecture poppérienne des théories empiriques

Certes, la doctrine poppérienne n'est pas sans faiblesses : on lui a notamment reproché de conduire au scepticisme, et, plus grave, sa praticabilité est sujette à caution[2]. Certes, aussi, elle est marquée au coin des controverses, aujourd'hui dépassées, dont elle a été au temps de son édification partie prenante[3]. Il reste que sa « philosophie » générale, à savoir la quête d'une confrontation réfutative avec ce qui trouve ainsi valeur de « réalité », est implicitement partagée par la communauté scientifique, et plus largement admise comme caractère de probité intellectuelle[4]. Le référentiel poppérien est donc légitime, et d'autant plus que sa conformation sans équivoques se prête donc comme base d'analyse épistémologique.

Le principe de l'épistémologie poppérienne, à savoir la falsification, est en germe dès l'apparition de la pensée classique. Avec l'abandon d'une herméneutique du monde (Foucault 1966), il ne s'agit plus de faire « parler les choses » mais de leur « donner la parole » et de reconnaître à cette parole un poids effectif, au sens où ce que « dit le monde » est en mesure de contrarier les représentations qu'on s'en donne.

La « réalité » est donc ce à quoi se confrontent la faculté de connaître et ses élaborations théoriques. Comme, pour des raisons logiques évidentes (cf. *infra*), cette confrontation ne peut se conclure sur la validation inconditionnée de la théorie, elle n'opèrera jamais que sur le mode de la dénégation. La réalité est donc à prendre comme une capacité à infirmer les constructions intellectuelles qui prétendent en rendre compte, et l'architecture des théories de l'expérience sera précisément celle qui assure aux systèmes de connaissance de rencontrer le monde, ou réciproquement de donner voix au monde, dans son pouvoir de réfutation.

Pour ce qui est du premier point, à savoir, la portée négative de la réalité empirique, en tant qu'incorporée à une pensée logique et constituée comme instance d'évaluation, l'affaire est assez évidente. C'est que les résultats d'expérimentation ou les données d'observation sont toujours bornés à l'affirmation d'eux-mêmes et n'ouvrent donc sur aucune vérité universelle. Aussi bien, « Les théories ne sont [...] jamais vérifiables empiriquement » (Popper 1973 : 37) : la validité et la fausseté d'une théorie ne sont pas des pôles également accessibles, et seule la fausseté des appareils théoriques peut effectivement être acquise. Précisément, la seule connexion déductive qui peut être établie entre des prémisses relatant

des observations empiriques, c'est-à-dire des « énoncés singuliers se rapportant à l'événement particulier en question » (*Ibid.*, p. 58), et des énoncés théoriques d'un niveau de généralité supérieur, est le *modus tollens*, à savoir une implication établissant la fausseté d'une hypothèse H (universelle) à partir de la négation (notée « ~ ») assertée d'une de ses conclusions C (particulières) : il s'agit de « [...] la seule espèce d'inférence strictement déductive qui procède, pour ainsi dire, dans la "direction inductive", c'est-à-dire qui va des énoncés singuliers aux énoncés universels » (*Ibid.*, p. 38) – soit : ((H → C) & ~C) → ~H. Il reste alors à déterminer quelle architecture assure à un appareil théorique de « [...] pouvoir être réfuté par l'expérience » (*Ibid.*, p. 37).

Pour ce faire, il faut revenir au problème très classique de l'auto-satisfiabilité des systèmes théoriques. Au départ, et c'est un acquis irréfragable de l'épistémologie moderne, il y a que la rencontre d'une théorie avec les faits ne saurait être directe. Comme Frege l'a souligné, « le recouvrement d'une chose par une représentation ne serait possible que si la chose était, elle aussi, une représentation » (Frege 1971 : 172). Or tel n'est pas le cas : les faits sont « muets », ils ne « parlent » aucun langage, ils ne sont porteurs d'aucune détermination conceptuelle. Et leur promotion au format d'un « énoncé », par laquelle seulement ils se trouvent mis en rapport logique avec d'autres énoncés, ne saurait être « neutre » : la connexion des « faits » à un système conceptuel exige[5] une instruction et une conformation desdits faits dans le cadre de détermination dudit système. Ainsi, les « énoncés d'observation » que postulait l'empirisme logique, entités hybrides exprimant « directement » l'expérience, sans distorsion conceptuelle « extérieure », se sont avérés des chimères. *In fine*, les « données » dont traitent les sciences ne sont jamais « brutes », mais toujours calibrées et synthétisées sous l'unité de concepts spécifiques et faisant système.

Mais alors surgit le piège de l'autosatisfiabilité : puisque la possibilité d'une connexion entre la réalité d'expérience et des formes théoriques suppose (i) une qualification des factualités (ii) au travers de termes descriptifs relevant de l'appareil théorique mis en œuvre, alors, forcément, on verse dans la circularité. Car quand les données d'expérience ne sont jamais que les répliques concrètes des concepts qui les calibrent, alors les appareils théoriques voient nécessairement « juste » : rien de factuel n'a pouvoir de les contredire, puisque ceux-ci, donc, sont à la source de ce qui peut leur être confronté. Dans cette configuration épistémique radicale, le monde empirique s'avère analytiquement accessible, et la connaissance d'expérience « se tautologise ».

La réponse au problème de l'autoconsistance, dans sa forme la plus élémentaire, consiste à articuler une théorie globale T en (au moins) deux sous-structures théoriques, l'une « tournée » vers les phénomènes comme simplement manifestés – ce sera la *sous-structure empirique* qui est « [...] directement comparabl[e] aux résultats des diverses expérimentations exprimés sous forme de "modèles de données" » (Bitbol 1998 : 52) ; l'autre visant à rendre compte des propriétés des « objectivités » qui « s'expriment » au travers de ces phénomènes – il s'agit de la *sous-structure ontologique*, qui « spécifie la classe des entités sur lesquelles on considère que s'exercent les expérimentations, et des relations supposées exister entre elles » (*Idem*). On dénommera « auxiliaire » la composante théorique qui relate « platement » les états et les comportements des factualités étudiées, et qui opère donc comme un système d'observation, et « principale » la composante théorique où se trouvent formulés les concepts censés expliquer les fonctionnements observables suivant le prisme de la théorie auxiliaire. Il convient surtout, et c'est ce qui garantit du cercle de l'autosatisfiabilité, que l'appareil descriptif de la composante auxiliaire, quoique conjugué avec celui de la composante principale pour former un système théorique unitaire, soit dans ses principes indépendant de ceux de la composante principale.

A ce stade, donc, l'articulation d'une théorie en deux composantes partiellement autonomes assure la possibilité d'une connexion confrontative entre, d'un côté, les concepts du dispositif principal, et, de l'autre, les données de l'expérience telles qu'en rend compte le système auxiliaire. Les problèmes d'une connexion à l'empirique se trouvent ainsi entièrement reportés sur le système auxiliaire, qu'il convient maintenant d'examiner plus précisément.

D'abord, on sait que la confrontation à l'expérience n'a de portée que réfutative. C'est dire que les énoncés d'observation servent de « prémisses dans les inférences falsifiantes » (Popper 1973 : 40). De tels énoncés portent le nom d'*énoncés de base* : « ce que j'appelle "énoncé de base" [...] est un énoncé qui peut servir de prémisse dans une falsification empirique » (*Idem*). Autrement dit, la composante auxiliaire est l'ensemble des énoncés de base (dénommé « base empirique »).

Ensuite, on sait que les inférences falsifiantes suivent le schème du *modus tollens* ([[H → C] & ~C] → ~H). Or un tel schème pose conjointement des énoncés contradictoires : en effet, les factualités qui corroborent temporairement les hypothèses théoriques (ici « C ») et celles qui les réfutent (« ~C ») doivent toutes deux appartenir à la classe des propositions de la composante auxiliaire – ce qui met en péril la consistance logique de cette

composante. Pour échapper à ce problème, il suffira que la composante auxiliaire renferme des énoncés simplement incompatibles, et dont le rapport par négation logique ne sera que déduit (par exemple : si la vitesse observée est V1 différente de V2 prédite par la théorie, on tire ~V2 de l'incompatibilité de V1 avec V2).

Cela signifie qu'une théorie empirique, dans sa part observationnelle, doit être conçue « de manière à pouvoir représenter un monde possible, non contradictoire » (*Ibid.*, p. 36). Ainsi, dans le système des énoncés de base on trouvera « tous les énoncés singuliers non-contradictoires ayant une forme logique déterminée ; tous les énoncés factuels singuliers concevables, en quelque sorte. Le système groupant tous les énoncés de base contiendra donc beaucoup d'énoncés incompatibles » (*Ibid.*, p. 83).

L'espace des « énoncés de base » (ou composante auxiliaire) délivre donc les déterminations d'un possible empirique dans les termes desquelles les constats d'expérimentation sont formulés pour être confrontés aux conclusions théoriques. Autrement dit, la base empirique est un cadre de détermination qui rend compte de toutes les configurations qu'un système « concret » est susceptible de prendre et dont seule l'expérience dira laquelle est effectivement réalisée. En cela, la composante auxiliaire se distingue clairement de la composante principale qui a pour fonction de trancher dans l'univers des possibles qu'offre le cadre auxiliaire.

Il reste que si ces deux composantes tiennent des rôles gnoséologiques distincts, les énoncés qu'elles produisent sont toujours des énoncés théoriques. Et, eu égard à l'impossibilité de principe de comptes rendus d'observation « neutres », comment pourrait-il en être autrement ? Popper l'admet sans ambiguïtés. Ainsi lorsqu'il pointe l'absence de délimitations marquées entre les observations dites brutes et les qualifications théoriques : « Presque chacun de nos énoncés transcende l'expérience. Il n'y a pas de ligne de démarcation précise entre un "langage empirique" et un "langage théorique" ; nous sommes constamment en train de faire des théories même lorsque nous formulons l'énoncé singulier le plus banal » (*Ibid.*, p. 431).

Toutefois, on concédera à la base empirique d'une théorie une crédibilité supérieure à celle de sa composante principale. Cela tient à ce que les énoncés de base sont retenus pour être « les plus facilement testables intersubjectivement » (Popper 1985 : 62) – où la notion d'intersubjectivité renvoie au fait d'un consensus ou d'une convention acceptée quant à la description de certaines données d'expérience. Les énoncés de base sont ainsi « des énoncés sur l'acceptation ou le rejet desquels les divers cher-

cheurs peuvent s'entendre » (Popper 1973 : 104) ou encore « [l']acceptation des énoncés de base résulte d'une décision ou d'un accord et à cet égard ces énoncés sont des conventions » (*Ibid.*, p. 105).

En définitive, les énoncés de base sont des propositions empiriques formulées suivant les catégories et les relations d'un certain prisme théorique « auxiliaire » et reconnues, à un moment donné de l'investigation, comme frappées au coin de l'évidence, en tout cas comme détenant suffisamment de garanties pour valoir comme pierres de touche. C'est pourquoi les énoncés de base ont « tendanciellement » une teneur phénoménologique, comme l'atteste la place centrale que Popper accorde à l'observation dans l'espace et dans le temps, c'est-à-dire à une qualification suivant les formes de l'intuition externe et interne. C'est pourquoi aussi l'espace des énoncés de base, outre la fonction de « prémisses d'inférences falsifiantes » propre à ses éléments, est aussi approché comme le lieu où se manifestent les régularités ou les contraintes qui témoignent d'un ordre de légalité sous-jacent – ordre de légalité dont la détermination échoit alors à la composante principale.

2. Confrontation

Il s'agit maintenant de mettre en regard, voire en contraste, les formes et les principes des appareils gnoséologiques hjelmslévien et poppérien. Pour ce faire, nous choisirons de retenir la perspective poppérienne à titre de « base d'analyse » : étant donné ses articulations et ses vecteurs « principaux » nous discuterons leurs correspondances possibles avec les formes et les principes de la glossématique. Il va sans dire que nous ne nous livrerons pas ici à une étude exhaustive : nous ne retiendrons que les éléments qui concernent au plus près les rapports de corrélation et de relation. Mais avant de s'y engager, récapitulons les principaux traits de l'épistémologie poppérienne, à savoir :

a. la réfutabilité comme caractéristique de la connaissance empirique ;
b. l'articulation (minimale) de la théorie en composantes principale et auxiliaire ;
c. la teneur phénoménologique de la composante auxiliaire : comme cadre de donation des phénomènes, lieu d'évidences partagées et d'observation possibles de régularités et/ou contraintes manifestant une légalité sous-jacente.

2.1 Écarts et similitudes

Concernant le premier trait (la réfutabilité), sans doute le plus saillant de la conception poppérienne, mais qui en vérité ne vaut que par ce qui en sous-tend l'effectuation (à savoir l'architecture fonctionnelle), l'écart avec la perspective glossématique est patent – comme il ressort dans cette citation : « la théorie du langage ne peut être ni vérifiée, ni confirmée, ni infirmée par le recours aux textes et aux langues [...] » (Hjelmslev 1968 : 29) – seules importent, comme on sait, « la non-contradiction et l'exhaustivité du calcul ». Plus radicalement encore, les données de l'expérience ne sauraient fonctionner dans une logique de réfutation comme « prémisses d'inférences falsifiantes » : « [...] les données de l'expérience ne peuvent jamais ni confirmer ni infirmer la validité de la théorie [...] » (*Ibid.*, p. 24).

Avant de pénétrer la matrice de cette divergence radicale, observons que *a contrario* les perspectives hjelmslévienne et poppérienne s'accordent, tout du moins en apparence, sur le principe d'un pouvoir prédictif de la théorie. Pour Popper, la chose est entendue (cf. *supra*), et pour Hjelmslev, de même : « [la] théorie permettrait de prédire tous les évènements possibles (c'est-à-dire toutes les combinaisons possibles d'éléments [...]) (*Ibid.*, p. 16], ou encore : « [le] calcul [théorique] permet de prévoir des possibilités mais ne se prononce nullement sur leurs réalisations » (*Ibid.*, p. 25). Mais cette convergence n'est que de surface : la prédictibilité n'a pas la même portée gnoséologique dans les deux perspectives : pour Hjelmslev la prédictibilité est un caractère *interne* de la théorie qui fait l'hypothèse de « l'existence d'un système qui sous-tend le processus » (*Ibid.*, p. 17), à savoir une « [...] langue d'après laquelle est construite la structure de tous les textes [...] et qui nous permet d'en construire de nouveaux » (*Ibid.*, p. 27) ; tandis que chez Popper la prédictibilité est orientée vers une *confrontation* (de la composante théorique centrale) à l'empirique par l'entremise de la composante auxiliaire (qui installe la réalité dans son pouvoir réfutatif). A l'inverse, donc, la « générativité » de la glossématique opère dans le périmètre intérieur de son dispositif théorique. Autrement dit la glossématique produit les textes qu'elle conçoit – ce qui aussitôt soulève le problème de l'autosatisfiabilité et plus largement celui, crucial, du rapport de la théorie à l'empirique.

Nous ne reviendrons pas sur le « principe d'empirisme », parce que ce principe édicte des conditions sur la constituance de la théorie (non contradiction et simplicité) et sur son application à l'empirique (exhaustivité), mais ne dit rien sur la nature, la possibilité et la légitimité d'un rapport et d'une applicabilité de la théorie à l'empirique. C'est, comme on sait, au travers des principes d'arbitrarité et d'adéquation que Hjelmslev

traite cette question : la théorie est *arbitraire* en ce qu'elle constitue un « système déductif pur » (*Ibid.*, p. 24), et elle est *adéquate* en ce que « certaines prémisses énoncées dans la théorie remplissent les conditions nécessaires pour que celle-ci soit applicable à certaines données de l'expérience » (*Idem*). C'est précisément ce caractère d'adéquation qui fonde la nature empirique de la théorie : « en vertu de son adéquation, la théorie du langage effectue un travail empirique » (*Ibid.*, p. 28). Il est clair qu'à ce stade de l'exposé, le principe d'adéquation soulève d'immenses difficultés, qui sont celles rappelées plus haut quant à l'extériorité mutuelle et radicale des faits et des concepts : les faits sont comme tels dépourvus de toute détermination « intrinsèque » qui maintiendrait leur « quant à soi » dans leur connexion à des dispositifs conceptuels : les théories « rencontrent » les faits en les calibrant au format et sous l'unité de leurs systèmes catégoriaux.

Pour terminer ce bref survol des principes de la glossématique, rappelons une de ses particularités, à savoir son orientation « descriptive » : la théorie « [...] a pour but d'indiquer une méthode de reconnaissance ou de compréhension d'un objet donné » (*Ibid.*, p. 26) ou encore « [...] d'élaborer un procédé au moyen duquel on puisse décrire non contradictoirement et exhaustivement des objets donnés d'une nature supposée » (*Idem*). Il est évident que la capacité descriptive de la théorie, en ce qu'elle conduit « à des résultats conformes aux "données de l'expérience" réelles ou présumées telles » (*Ibid.*, p. 19) a étroitement partie liée avec l'exigence d'adéquation et, à ce stade, en hérite les difficultés. L'applicabilité des concepts théoriques suppose en effet leur conformité aux données de l'expérience, or, ce n'est possible que si les concepts théoriques calibrent les dites données, et la théorie se découvre tautologique : elle prédique sur ce qu'elle produit.

On a vu que la solution poppérienne, pour éviter cet obstacle, consiste à articuler la théorie en deux composantes, l'une proprement théorique, l'autre observationnelle. La solution hjelmslévienne suit d'une certaine façon la même formule, qui consiste donc à stratifier le système, et donc l'exigence d'adéquation. En effet, la glossématique distingue trois niveaux de conformité « aux données », et qui correspondent aux différents points de vue suivant lesquels on peut les envisager, à savoir suivant (i) leurs modes de donation, c'est-à-dire suivant les formes qui configurent leur présence factuelle, (ii) suivant leur complexion spécifique (qui les distingue d'autres données de nature différente – par exemple symbolique plutôt que sémiolinguistique) et (iii) suivant la diversité des configurations qu'elles peuvent réaliser. Mais, de Popper à Hjelmslev, il ne s'agit pas sim-

plement de la complexification d'un dispositif gnoséologique biparti en un dispositif triparti : c'est à un changement d'appui épistémologique que l'on assiste.

En effet, la composante auxiliaire, ou poste d'observation, de l'appareil théorique poppérien n'est pas intrinsèquement différente de la composante principale : dans les deux cas il s'agit de systèmes conceptuels opérant leurs propres synthèses sur le divers empirique. Leur différence n'est pas de nature mais de fonction (réfutatrice pour la composante auxiliaire), et, corrélativement, de légitimité : la composante auxiliaire est en effet l'objet d'un consensus, elle est, rappelons-le, reconnue pour crédible. Or le plan théorique qui dans la glossématique va tenir, comme il en est pour la composante auxiliaire, la fonction de « contact » à l'empirique présente des caractéristiques inversées : il ne s'agit pas d'un système de concepts à proprement parler, à savoir comme unités de synthèses empiriques, et leur « évidence » n'est pas factuelle, donc discutable, mais « essentielle » et certaine. Nous précisons tout cela.

En vertu de son orientation descriptive, la théorie définit et articule les concepts qui règlent la reconnaissance des données de l'expérience sémiolinguistique. Ce corps de concepts doit être à même de « capter » (dans un même geste : décrire et expliquer au travers d'une qualification relationnelle) la totalité des faits d'une certaine nature qui peuvent être rencontrés. La théorie se présente donc comme un « système déductif pur » qui prévoit dans son calcul la totalité des configurations passibles d'une réalisation empirique, et ceci pour toutes les langues existantes ou susceptibles d'exister : « il ne suffit pas que la théorie du langage permette de décrire et de construire tous les textes possibles d'une langue donnée, il faut encore que [...] elle puisse faire de même pour les textes de n'importe quelle langue » (*Ibid.*, p. 27). Ici l'adéquation rejoint l'exhaustivité.

Mais pour être en mesure de décrire tous les textes de toutes les langues, il faut qu'à un premier palier de son architecture définitionnelle, la théorie expose les caractères qui permettent de distinguer une langue des systèmes sémiotiques de nature différente (« la théorie du langage [a pour] tâche principale [d'] expliciter [...] les prémisses spécifiques de la linguistique », *Ibid.*, p. 33) et même, plus fondamentalement, de distinguer les systèmes proprement sémiotiques de ceux, simplement formels (dont l'interprétabilité n'est pas intrinsèque). On sait que les concepts de *plan*, de *mutation*, de *conformité*, de *matière*... y pourvoient (*Ibid.*, chap. 21).

Mais si de cette façon la théorie assure son adéquation aux données empiriques, d'une part, donc, en prévoyant dans son calcul la totalité des

configurations réalisables, et d'autre part, antérieurement, en se munissant des concepts permettant de reconnaître la nature de la classe de factualités qu'elle approche (symbolique, sémiotique, linguistique…), il faut plus en profondeur encore, que les concepts opérant aux deux précédents paliers d'analyse soient valides du point de vue de leur adéquation aux données. Et c'est bien évidemment à ce palier fondamental que se situent les problèmes relatifs aux rapports entre théorie et factualités – problèmes auxquels la glossématique va apporter une solution originale, en tout cas bien différente de la solution poppérienne, et que l'on examine maintenant.

2.2 Primauté phénoménologique

Alors que dans l'approche poppérienne la composante auxiliaire qui fait liaison avec l'empirique est une théorie à part entière, et fonde son adéquation sur sa crédibilité pratique, l'approche hjelmslévienne assure son adéquation aux factualités en choisissant de retenir à ses niveaux les plus fondamentaux des concepts qui relatent et opérationnalisent la forme et les principes mêmes de toute connaissance, en tout cas selon une épistémologie structurale : « les prémisses de la théorie du langage remontent si loin que de tels axiomes présupposés [sont] d'une généralité telle qu'aucun d'entre eux ne [peut] être spécifique à la théorie du langage par opposition à d'autres théories. C'est que notre but est précisément de remonter aussi loin que possible vers les principes fondamentaux […] cette attitude nous contraint d'empiéter sur le domaine de l'épistémologie » (*Ibid.*, p. 25). Or, conformément à la thèse structuraliste, comme la compréhension d'un objet vise non pas sa « substance » en propre mais les rapports que cet objet contracte avec d'autres objets (« les "objets" du réalisme naïve se réduisent alors à des points d'intersection de ces faisceaux de rapports » (*Ibid.*, p. 36)), les primitives conceptuelles de la théorie ont à préciser les différentes sortes de rapports suivant lesquels les données de l'expérience construisent leur objectivité, c'est-à-dire leur existence dans la connaissance. C'est à ce moment que la glossématique s'instruit d'une dimension phénoménologique, mais sans pour autant résilier toute intelligibilité formelle.

Car la solution glossématique, pour franchir l'abîme entre faits et concepts, et tout autant pour éviter l'écueil d'une adéquation « vide » (où les données sont formatées à la mesure des concepts), va consister à porter au premier plan le régime de l'évidence qui, dans la composante auxiliaire, n'est qu'approché, et de telle façon qu'une transcription formelle en soit directement possible.

Plus précisément, on a vu que la composante auxiliaire d'une théorie poppérienne repose sur une crédibilité se nourrissant de succès pratiques et surtout d'une évidence au travers d'observations partagées. Sans doute cette observation peut passer par le filtre technico-théorique d'un appareillage, il reste que son évidence sera d'autant plus certaine, voire apodictique, qu'elle se rapprochera des formes de l'intuition. On comprend alors la place centrale que Popper accorde à l'observation dans l'espace et dans le temps, c'est-à-dire à la qualification suivant les formes de l'intuition externe et interne : « [...] l'énoncé de base nous le dit, [l'événement] a lieu à l'endroit k. Cet événement doit être "observable" c'est-à-dire [qu'il doit pouvoir être soumis] à des tests intersubjectifs faisant intervenir l'"observation" » (Popper 1973 : 102).

Cette montée du régime de l'évidence, depuis sa forme de simple consensus intersubjectif, en passant par l'évidence spatiotemporelle qui relève des formes de l'intuition mécaniste (Kant), atteint son plus haut degré dans la phénoménologie comme science des essences. Ainsi, en est-il notamment de la possibilité ou de l'impossibilité de certaines connexions d'objets ou de caractères d'objets : « L'impossibilité [ou la possibilité de telles] connexions est régie par une loi d'essence, c'est-à-dire [i] qu'elle n'est pas simplement subjective, qu'il ne [s'agit pas d']une impossibilité de fait [...] l'impossibilité est au contraire objective, idéale, fondée dans la "nature", dans l'essence pure du domaine [...], et doit comme telle être appréhendée au moyen d'une évidence apodictique » (Husserl 1993 : 111-112).

Et c'est précisément les régimes relationnels corrélatifs d'évidences apodictiques, en ce qu'ils mettent en jeu l'existence même des phénomènes qu'ils configurent, que Hjelmslev va retenir dans son corps de primitives définitionnelles. Il est bien connu en effet que Hjelmslev définit l'analyse « de façon qu'elle soit conforme aux dépendances mutuelles qui existent entre [les] parties [et la totalité qu'elles composent] » (Hjelmslev 1968 : 36), et que, pour partie, ces dépendances sont définies comme des rapports d'implication entre présences et absences des termes au sein d'une totalité. Rappelons que ce sont les concepts de constante et de variable qui synthétisent ces vues, concepts définis, respectivement comme « fonctif dont la présence est [resp. n'est pas] une condition nécessaire à la présence du fonctif par rapport auquel il a une fonction » (*Ibid.*, p. 51)

La parenté de ces définitions avec les « rapports de fondation » et avec les moments dépendants et indépendants de la 3° *Recherche logique* de Husserl (sur les touts et les parties) a été suffisamment soulignée – pour

mémoire seulement, ce passage sur la loi d'essence entre « espèces pures » : « [...] l'existence d'un contenu de l'espèce pure de [telle] partie [...] présuppose *absolument* l'existence de contenus de certaines espèces correspondantes » (Husserl 1993 : 23). Il est donc très clair que l'analyse glossématique est, pour partie de ses racines ultimes, une analyse phénoménologique et que l'adéquation de la théorie aux données a pour pivot des lois d'essence que la glossématique fait donc basculer du plan phénoménal (les données) au plan scientifique (le dispositif conceptuel) : les concepts qui administrent l'analyse sont en effet ceux-là mêmes qui relatent un mode intrinsèque de constituance des phénomènes considérés. Plus précisément, il s'agit de basculer du mode de la présence au mode de l'existence, étant entendu qu'il s'agit, d'un côté, de la présence des phénomènes en tant que conditionnée par des lois d'essence, et de l'autre, d'une « existence scientifique » : « [...] seul le réseau fonctionnel de dépendances est accessible à la connaissance et possède une existence scientifique » (Hjelmslev 1968 : 104).

La première strate définitionnelle de la glossématique assure donc son adéquation aux données en fondant ses concepts dans l'évidence phénoménologique de leur applicabilité – car, insistons-y, « [...] *l'essentiel* [est] d'adapter l'analyse de façon qu'elle soit conforme aux dépendances mutuelles qui existent entre [les] parties [d'un tout]. *C'est là la seule manière d'assurer l'adéquation* de [l']analyse [...] » (Hjelmslev 1968 : 36 – nous soulignons). Corrélativement, la transcription formelle d'une « réalité » phénoménologique consiste à faire passer les « présences » et les rapports de conditionnements entre « présences » dans une écriture logiciste où les faits de « présence » sont rendus par un opérateur de quantification existentielle, où les concepts « épistémiques » (objet, nécessité, condition...) sont directement traduits par des implications entre atomes formels, et où les lois d'essence sont converties en rapports dont les termes figurent comme « points d'intersection » et qui seulement en tant que tels, insistons-y, détiennent une « existence scientifique ».

2.3 Synthèse et transition

On voit donc comment la glossématique retrouve et « approfondit » la notion de composante « auxiliaire » de la gnoséologie poppérienne : la « propension phénoménologique », qui est une des sources de crédibilité intersubjective de la composante « auxiliaire », se trouve radicalisée, et c'est dans l'évidence apodictique des descriptions phénoménologiques que les concepts de la glossématique puisent leur garantie : leur adéquation et leur applicabilité. Plus avant, la transcription logiciste des

concepts primitifs alloue à la glossématique un caractère « théorique » semblable à celui de la composante auxiliaire. Mais ce recouvrement n'est que partiel.

Car la composante auxiliaire a deux autres fonctions, précisément en ce qu'elle constitue ce que le courant « sémantique » de l'épistémologie contemporaine appelle un « modèle de données », à savoir une représentation qui ne retient et n'élabore, par voie de filtrage et de synthèse, qu'une partie de la diversité factuelle, cette partie qui seule intéresse le corps théorique « principal ». En d'autres termes, un modèle de données (ou « système physique ») est ce que l'approche scientifique retient de la réalité comme étant de son ressort. Comme y insiste Suppe, « c'est le système physique qui est l'objet d'étude de la science [...] ce ne sont pas les phénomènes considérés dans toute leur complexité qui en sont l'objet : et c'est le système physique que la théorie scientifique a pour tâche de décrire, de prédire et d'expliquer » (Franck 1999 : 133). Il s'ensuit qu'un modèle de données participe autant à l'élaboration des phénomènes qu'à leur expression : c'est autant un schéma de qualification qu'un mode de donation : « [le modèle] contribue à constituer les "données" en même temps qu'il en rend compte [i.e. les délivre] » (Bitbol 1998 : 47).

Or la « strate phénoménologique » de la glossématique, si elle rend effectivement compte de la constitution intrinsèque des phénomènes qu'elle aborde (*via*, donc, les indéfinissables de *description*, *objet*, *dépendance*, *présence*, *nécessité*, *condition*...) ne dit rien de leurs modalités effectives de donation : sans doute des rapports de dépendance de différents types sont bien inscrits dans le corps théorique, et assurent son applicabilité, mais de tels rapports ne sont pas effectivement donnés : ils ne sont pas livrés à titre de matériau empirique susceptible d'une observation ou d'un prélèvement directs. Il y aura donc lieu d'examiner comment la glossématique articule son rapport à la diversité empirique effective, c'est-à-dire comment elle définit le mode de donation des phénomènes qui relèvent de son champ d'intérêt.

Par ailleurs, et en dualité à sa fonction donatrice, on a vu qu'une composante auxiliaire a une fonction synthétique : elle homogénéise, filtre et unifie un divers « pulvérulent » pour en faire l'objet déterminé d'une interrogation scientifique (*via* la composante principale). Or ici de même, et dualement aussi, la glossématique, dans ses concepts fondamentaux qui assurent son adéquation, ne dispose pas de ce pouvoir d'homogénéisation et de synthèse que requiert toute élaboration conceptuelle.

Il s'agira donc d'examiner maintenant, de quelle façon la glossématique se pourvoit conceptuellement pour combler ces deux lacunes. C'est

à ce stade qu'il sera question de « relation » et de « corrélation », ainsi que de la tripartition forme/substance/matière.

3. Manifestation, relats et corrélats

3.1 Tripartition forme/substance/matière

S'agissant d'abord de la nécessité de pourvoir la théorie d'une procédure d'homogénéisation, la glossématique le reconnaît explicitement, et dès le départ. Parmi ses buts figure en effet la recherche d'une constance telle que « [...] une langue donnée reste identique à elle-même à travers ses manifestations les plus diverses ; une constance qui se laisse projeter sur la réalité ambiante [...] de sorte que cette réalité s'ordonne autour du centre de référence qu'est le langage » (Hjelmslev 1968 : 15), et plus lapidairement : « le but de la théorie du langage est de vérifier la thèse de l'existence d'une constance qui sous-tende les fluctuations » (*Ibid.*, p. 17). La glossématique reconnait donc clairement l'avant-plan d'un divers empirique fluctuant duquel le principe d'ordre et d'intelligibilité de la théorie, comme opérant en arrière-plan, doit pouvoir extraire un ensemble de rapports fonctionnels et, sur cette base, synthétiser des identités univoques et stables, pour les porter ainsi au premier plan d'une existence dans la connaissance. Le chapitre 14 des *Prolégomènes* y est consacré : s'agissant de « [...] réduire deux grandeurs à une seule ou, comme on dit plus souvent, d'identifier deux grandeurs l'une à l'autre » (*Ibid.*, p. 82) Hjelmslev introduit le concept de *mutation*, qui se spécialise en *commutation* lorsque les rapports sont paradigmatiques, et qui permet de définir les variantes et les invariantes, pour mémoire : « les invariantes sont des corrélats à commutation mutuelles, et les variantes sont des corrélats à substitution [*i.e.* absence de mutation] mutuelles » (*Ibid.*, p. 95).

Mais de toute évidence la procédure d'identification (l'épreuve de commutation qui établit les invariantes) n'a de sens qu'en regard d'une diversité matérielle effectivement donnée, et à la reconnaissance de laquelle s'emploie la théorie. Ceci est d'autant plus vrai qu'il n'y a aucun sens à « tester » des éléments formellement qualifiés. En effet, si on se situe sur le seul plan des déterminations relationnelles, donc au plan d'une description complète de chaque unité par l'ensemble des relations qu'elle contracte (en comptant toutes les relations tirées des schèmes d'axiome par voie d'inférence), on ne voit pas pour quelle raison et de quelle manière, si on reste dans le strict périmètre de ce système, augmenter telle ou telle unité de nouvelles propriétés formelles. Par exemple, supposons

deux unités A et B, l'une étant déterminée par des rapports de dépendance syntagmatique avec A1 et A2, et l'autre avec B1 et B2. La question de savoir si A et B sont des invariantes ou des variantes ne se pose que pour autant que A et B entrent en connexion paradigmatique (dont on examinera alors si elle est en relation avec une corrélation du plan opposé). Mais alors, de deux choses l'une : soit ce rapport paradigmatique est partie intégrante de l'identité relationnelle de A et B, et alors il n'est pas à « tester », pas plus que ne l'est plus avant la connexion de ce rapport avec une corrélation d'un autre plan, soit il n'en est pas partie intégrante, et on ne voit pas sur quelle base l'ajouter aux déterminations relationnelles portées par A et B. On comprend donc pourquoi la commutation suppose le recours aux substances, donc requiert un appui externe au système de la langue : « [...] la commutation [...] et, d'une façon plus générale, les corrélations entre variantes [...] constituent le domaine propre dans lequel le concours de la substance [...] s'impose »[6] (Hjelmslev 1954 : 55-56).

Le système de la glossématique doit donc comporter un secteur où les données se trouvent qualifiées en tant qu'elles sont livrées à des fins d'objectivation sémiolinguistique. De cette façon la glossématique articulera en son corps l'équivalent fonctionnel et gnoséologique d'une composante auxiliaire. C'est aux concepts de relation (rapport syntagmatique), de corrélation (rapport paradigmatique) et de manifestation que reviendra ce rôle.

Pour ce qui concerne d'abord la manifestation, définie comme « sélection entre hiérarchies et dérivées de hiérarchies différentes » (Hjelmslev 1968 : 134) et où, suivant un rapport syntagmatique, la forme est la constante, et la substance, la variable, on retiendra essentiellement qu'il s'agit là d'un rapport de détermination entre deux systèmes relationnels, l'un (la constante) étant la forme sémiolinguistique (ou « schéma »), l'autre (la variable, dénommée ici *substance*) étant donc aussi une forme, tirée du même matériau empirique « non analysé mais analysable » (*Ibid.*, p. 73) (nommément : la matière) auquel s'applique la description linguistique, mais suivant un prisme d'analyse qui vise un ordre d'objectivité différent, par exemple socioculturel ou physique : « tout ce qui n'est pas compris dans une telle "forme" [...] est relégué à une autre hiérarchie qui par rapport à la "forme" joue le rôle de "substance" [...] dès le moment où l'on change de point de vue et procède à l'analyse scientifique de la "substance", cette "substance" devient forcément à son tour une "forme" [...] » (Hjelmslev 1954 : 56-57). Les éléments de la substance sont donc des identités relationnelles au même titre que les identités sémiolinguistiques, quoique de nature (d'objet) différente, mais en plus elles « ren-

voient », sur le mode de la dépendance syntagmatique unilatérale (*sélection*), aux identités sémiolinguistiques qu'en un sens généralisé elles manifestent donc.

Plus précisément, et renouant avec le sens restreint et plus commun de *manifestation*, Hjelmslev est conduit à distinguer plusieurs niveaux de substance. En effet, il est abusif de dire, par exemple au plan de l'expression, que les déterminations d'une analyse acoustique manifestent, au sens d'une présentification, les identités formelles de l'objectivité sémiolinguistique : la description physique du phénomène sonore ne dit rien de sa « coloration » ou de sa « texture », en somme de sa manière d'être présent en tant que perçu. C'est pourquoi, Hjelmslev envisage des « substances sémiotiques immédiates » (*Ibid.*, p. 64) de contenu comme d'expression, qui relatent respectivement « des niveaux d'appréciation collective » ou « d'aperception », et qui se trouvent en rapport de sélection avec les autres niveaux de la substance, « parmi lesquels nous avons envisagé deux : le niveau physique et le niveau sociobiologique » (*Ibid.*, p. 63).

Il reste que, quand bien même la « substance immédiate » correspond au mode d'une appréhension « naturelle », elle n'en est pas moins munie, en tant que schéma relationnel, d'une objectivité formelle en propre, et, partant, tout comme pour les autres substances, elle présente un caractère ambivalent, sinon paradoxal. En effet, toute unité de substance est, d'une part, pourvue d'une caractérisation objective, qui lui confère son autonomie, et d'autre part, par définition de la substance, et presque contradictoirement, renvoie (au sens de « exige la présence ») suivant une détermination syntagmatique à des unités relationnelles du « schéma linguistique ». Ce double jeu n'est pas aisé à concevoir, il y aura lieu d'y revenir.

Pour conclure ces considérations sur la manifestation, on observera que la substance n'accomplit qu'inexactement la fonction « donatrice » d'une composante auxiliaire. Alors que dans la perspective poppérienne c'est au travers de configurations phénoménales particulières (systématicités ou contraintes) que se manifeste une légalité sous-jacente, dont le dispositif théorique entend justement rendre compte, dans la perspective glossématique la manifestation est déjà instruite de la forme sémiolinguistique : l'espace des manifestations (la substance) n'est donc pas un espace des possibles dont il incomberait à la forme d'expliquer certaines régularités ou limitations de fonctionnement. Toutefois la substance n'est pas pour autant sous la pleine emprise de la forme, dans la mesure où les caractères formels « extra sémiolinguistiques » qui déterminent les identités de substance permettent des combinaisons ou des variations

qui outrepassent la légalité du « schéma » sémiolinguistique. Ainsi de même que la composante auxiliaire laisse envisager des fonctionnements qui, sous des conditions définies, ne seront pas réalisés (et que la théorie doit exclure), les objectivités de substance autorisent des montages « déviants » en ce qu'ils font sortir de la sphère de l'existence sémiolinguistique. Mais alors que le possible « excessif » de la composante auxiliaire reste « muet » (il ne se manifeste pas comme tel), celui qu'administre la substance, du fait de son rapport de détermination avec la forme, induit avec force, en anéantissant l'existence sémiolinguistique, l'évidence manifeste de son impossibilité.

3.2 Relations et corrélations

La glossématique se donne donc pour but de « décrire non contradictoirement et exhaustivement des objets donnés et d'une nature supposée » (Hjelmslev 1968 : 27). C'est qu'il revient en effet à toute science empirique de circonscrire précisément le champ des factualités dont elle s'attribue l'étude : si l'ambition du linguiste est « [...] de constituer le cadre descriptif de toute langue possible, [cela ne saurait donc être qu']une fois retenus les faits d'expérience qu'il décide de considérer comme définissant son domaine » (Granger 1979 : 200). Or si les objets sémiolinguistiques sont donnés sur le mode d'une manifestation, ce mode ne suffit pas à délimiter le périmètre empirique des « objets » dont la glossématique administre la reconnaissance. Une caractérisation supplémentaire est donc nécessaire, et elle prend le titre de « texte », qui désigne dès lors la *donnée immédiate* de la connaissance sémiolinguistique. En effet, au point de vue de la glossématique « [les] données supposées de l'expérience [...] sont pour le linguiste, le texte dans sa totalité absolue et non analysée » (Hjelmslev 1968 : 21)[7], ou encore « la donnée immédiate est une totalité non analysée (le texte) » (*Ibid.*, p. 46).

Mais à ce point, et de nouveau, la glossématique va superposer les formes de la manifestation et de l'objectivité, du donné et du conçu – ce que Hjelmslev reconnaît implicitement : « on ne doit pas oublier que le texte n'est réellement un texte que quand il a été soumis à l'analyse. Le texte aussi est [...] une création de l'esprit scientifique » (Hjelmslev 1947 : 192) – et, comme il en a été au palier fondamental des rapports de dépendance, pour éviter le cercle de l'autosatisfiabilité, prévalence sera donnée de nouveau à une approche phénoménologique mais, de nouveau aussi, en ménageant la possibilité d'une transcription formelle directe.

Sans doute, la signification logique de la relation qui définit un « texte » (à savoir le rapport « et... et ») aura été privilégiée. La proximité

dénominative et conceptuelle de cette relation avec la conjonction logique l'explique aisément – de surcroît, l'ambition formaliste proclamée de la glossématique (« notre théorie du langage [...] se propose de constituer une algèbre immanente de la langue », Hjelmslev 1968 : 102) appuie cette interprétation logiciste. On comprend donc que dans de nombreux passages la conception logique de la relation « et... et » (ainsi que de son pendant « ou... ou » qui fonde le « système ») soit clairement affirmée. Par exemple, dans la *Structure morphologique* (Hjelmslev 1971 : 130), Hjelmslev note que « tout mécanisme comprend deux sortes de dépendances : la dépendance paradigmatique (c'est la dépendance ou...ou entre termes alternatifs ou la *disjonction logique*), et la dépendance syntagmatique (c'est la dépendance et...et entre termes coexistants ou la *conjonction logique*) », et de même dans *La stratification du langage*[8] : « les strata se présentent [...] comme coexistants, et par conséquent la fonction (...) d'une classe de strata [...] est une relation (ou *conjonction logique*) ». Mais cela ne va pas sans flottements. Car dans les *Prolégomènes* Hjelmslev récuse le statut logique de ces fonctions : « nous avons provisoirement appelé la fonction et...et conjonction, en accord avec la terminologie logique du terme, ou coexistence, et la fonction ou...ou disjonction (toujours en accord avec la terminologie logique) ou alternance ; mais il serait tout à fait inopportun de maintenir ces désignations. En effet, *les linguistes entendent par conjonction quelque chose de tout différent* [...] » (Hjelmslev 1968 : 54). Très souvent, par ailleurs, Hjelmslev s'en tiendra à une présentation intuitive : « dans le processus, dans le texte, se trouve un et...et, une conjonction, ou une coexistence entre les fonctifs qui y rentrent. Dans le système au contraire, existe un ou...ou, une disjonction ou une alternance entre les fonctifs qui y rentrent » (*Ibid.*, p. 52). Enfin, comme pour éviter d'avoir à trancher entre une acception logiciste et une acception à tendance phénoménologique, dans le *Résumé* (Hjelmslev 1975 : 91), on ne trouve rien de plus que : *(D7) la relation ou connexion désigne la fonction « et...et »*, et *(D10) une corrélation désigne la fonction « ou...ou »*.

Il convient donc d'interroger la nature, logique ou autre, du rapport syntagmatique « et... et » (dénommé « relation ») qui fonde le texte (ou processus), et dualement la nature du rapport paradigmatique « ou... ou » (dénommé « corrélation ») qui fonde la langue (ou système) sous-jacente au texte.

On relèvera d'abord qu'à de très nombreuses reprises, le caractère « concret » et « immédiat » du rapport syntagmatique se trouve affirmé, appuyant donc sa teneur phénoménologique. On a déjà vu que « la don-

née immédiate est une totalité non analysée (le texte) » (Hjelmslev 1968 : 46), et plus avant : « dans *rat*, il y a conjonction, coexistence, entre r et a et t : il existe réellement pour nous à la fois *r* et *a* et *t* » (*Ibid.*, p. 53). Et cette co-actualité des termes en rapports syntagmatiques confère à l'ensemble un caractère « concret », une évidence perceptive immédiate : « un processus a un caractère plus "concret" qu'un système » (*Ibid.*, p. 57). Pareillement, c'est en tant que « coexistant » que « les strata se présentent à l'analyse immédiate » (Hjelmslev 1954 : 53). Ainsi, la totalité que compose une « chaîne » se livre comme présente dans la conjonction effective de ses parties (rappelons que « chacune des parties ne se définit que par les rapports qui existent, 1) entre elle et d'autres parties coordonnées, 2) entre la totalité et les parties de degré suivant [...] » (Hjelmslev 1968 : 36). On retrouve ici la problématique d'une perception holistique que la phénoménologie a largement analysée : les parties se manifestent en tant qu'elles accomplissent une totalité qui, réciproquement les institue dans les formes et les qualités de leur présence effective.

Ces vues convergent donc pour donner au rapport syntagmatique le statut de forme de manifestation des phénomènes sémiolinguistiques. Il faut alors examiner ce qu'il en est dans cette optique des rapports paradigmatiques.

Sans doute, à première vue, le rapport d'alternance ne définit pas une forme de présence, tout du moins effective, donc un caractère phénoménologique actuel. On a vu : le processus est plus « concret » que le système, il constitue la « donnée immédiate » et plus encore « nous ne devons pas oublier que ce qui est immédiatement observable n'est pas un système, mais un procès [...] ou texte » (Hjelmslev 1947 : 191), et c'est bien « au travers » du fait textuel, par son analyse, que « nous trouverons derrière quelque chose que nous pouvons appeler le système » (*Ibid.*, p. 192). Plus encore « [...] considéré de l'extérieur, le processus [est] plus immédiatement perceptible à l'observation, alors que le système doit être "rattaché" au processus à travers lequel il faut le "découvrir" [...] on ne peut le connaître qu'indirectement » (Hjelmslev 1968 : 55).

Il serait aisé de multiplier ces citations qui soulignent le caractère « non immédiat » du système. S'y tenant sans critique, on serait alors conduit à ne reconnaître au système d'autre existence que dans la connaissance (« existence scientifique » ou « formelle »), alors que le texte serait pourvu d'une double existence : phénoménologique et formelle. Mais ce point de vue ne tient pas. Simplement parce que le système est un principe d'intelligibilité du texte, il est l'arrière-plan nécessaire de son existence, quelle qu'elle soit – comme l'exprime le rapport de sélection que

texte et système contractent : « on ne saurait imaginer un processus sans un système qui le sous tende parce qu'il serait inexplicable, au sens fort du terme. Un système par contre n'est pas inconcevable sans un processus. L'existence d'un système ne présuppose pas l'existence d'un processus » (*Ibid.*, p. 56). Ce qui est affirmé là ne concerne pas seulement l'existence « scientifique », la possibilité d'une détermination objective du texte. Parce que si le texte se manifeste comme tel, pourvu d'une légalité organique et d'une teneur signifiante, et susceptible alors d'une analyse qui remonterait à son système, c'est justement parce qu'il est animé par un système dont il constitue pour ainsi dire la « face actuelle ». Le texte, dans sa façon d'être présent, est donc habité par un « système » dont il livre la présence – présence « paradoxale », dont parle Merleau-Ponty (1947 : 49), en ce que conjointement distante et immédiate : le système est présent quoique non donné. On aura reconnu ici le caractère de l'objet intentionnel de la description phénoménologique ou le concept d'horizon qui le généralise.

Cette « thèse » d'une teneur phénoménologique du système est appuyée par ce que dit Hjelmslev sur la relation d'alternance « ou…ou ». En effet, alors que dans une alternance formelle (mettons entre *A* et *B*), seul le terme *A* figurant dans une expression formelle considérée (mettons *XAY*) y est « présent », le terme *B* susceptible de s'y substituer n'y figure d'aucune façon. L'alternance formelle est donc une alternance où l'opposition entre présence et absence se trouve radicalisée. Comme le rappelle Merleau-Ponty[9], dans les représentations conceptuelles il n'y a pas de troisième terme entre présence et absence. Or il n'en est pas ainsi de l'alternance que Hjelmslev conçoit : « entre *r* et *m*, il y a disjonction, alternance, et ce que nous avons en fait sous les yeux est *r* ou bien *m* » (Hjelmslev 1968 : 53), et de cette façon « on peut […] parler, non sans raison, de coexistence entre les membres d'un paradigme » (*Ibid.*, p. 54). On voit donc que la distinction « phénoménologique » entre les rapports syntagmatiques et paradigmatiques est moins tranchée qu'il n'y paraît. Et il est donc légitime de concevoir le système du point de vue d'une manifestation, non pas en substance, mais en arrière-plan de ses réalisations substantielles. Le système est présent, non comme factualité immédiate à l'égal du texte, mais comme fond sur lequel se configure l'identité des textes.

4. Du point de vue des « strata »

Pour asseoir cette conception phénoménologique des rapports syntagmatique et paradigmatique, il faudrait pouvoir les approcher à « l'abri » de tout éclairage formel : en un lieu où ces rapports ne se prêtent à aucune interprétation ou transcription formelle, soit parce qu'ils sont en deçà de toute forme, soit parce qu'ils se trouvent au lieu natif de la forme et pour ainsi dire y président. Or un tel lieu nous est donné dans l'analyse des *strata*. En effet, on sait que dans un système sémiotique la distinction entre forme est substance est postérieure à celle entre expression et contenu : il sera donc utile d'examiner, d'une part, ce qu'il en est des rapports syntagmatique et paradigmatiques entre les plans de l'expression et du contenu, donc au-dessus de toute cristallisation formelle, et d'autre part, indifféremment dans chaque plan, ce qu'il en est de l'articulation d'où se dégagent forme et substance. Pour rappel, entre ces différents strata (notation : E et C pour les plans de l'expression et du contenu, et F et S pour la forme et la substance), Hjelmslev enregistre les rapports suivants (on note par « ⋁ » l'alternance ou « relation » et par « ⋀ » la coexistence ou « corrélation ») :

E ⋁ C :: Autonomie (Corrélation + Constellation)
F ⋁ S :: Complémentarité (Corrélation + Interdépendance)
E ⋀ C :: Solidarité (Relation + Interdépendance)
F ⋀ S :: Sélection (Relation + Détermination)

L'interprétation de ces différents rapports n'est pas toujours aisée. Ce sont les rapports qui engagent la coexistence comme « fonction génératrice » (Hjelmslev 1954 : 53) qui certainement sont les plus limpides, et les plus « pertinents » aussi. Ainsi, écrit Hjelmslev, lorsqu'il est question des strata comme alternant, « ce point de vue ne constitue qu'un corolaire qui ne présente que rarement un véritable intérêt pratique » (*Ibid.*, p. 54). On passera donc rapidement sur la solidarité entre E et C, et la sélection entre F et S.

Considérant d'abord la solidarité entre les plans de l'expression et du contenu (la fonction sémiotique), l'affaire est ici entendue : il s'agit clairement du caractère phénoménologique en propre des objets sémiotiques – comme il en ressort de l'analyse husserlienne : « l'essence de l'expression réside exclusivement dans la signification » (Husserl 1991 : 56) ou encore « "l'intention de signification" [...] constitue la caractéristique phénoménologique de l'expression par opposition au *flatus vocis* » (*Ibid.*, p. 47). La signification phénoménologique du rapport syntagmatique est donc ici patente. Et pour ce qui concerne la sélection entre F et S (où F est la

constante, et S la variable), la question a été discutée plus haut. Nous y renvoyons.

S'agissant maintenant des rapports, plus problématiques, portés par une alternance : les plans E et C contractent une constellation, autrement dit, du point de vue de leur alternance les plans sont mutuellement autonomes, aucun n'exige la présence de l'autre. Au point de vue de l'alternance, toujours, F et S sont interdépendants : ils s'exigent réciproquement. Comment alors concevoir ces rapports d'alternance entre E et C d'une part, et F et S d'autre part.

Pour ce qui est de F et S, leur alternance peut déjà être comprise comme une succession nécessaire d'étapes descriptives rythmée par la procédure d'analyse. En effet la procédure se saisit d'une substance en vue d'y reconnaître et d'en « extraire » une forme. Mais cette « extraction » n'est pas accomplie en un seul temps d'opération : les relevés s'enchaînent (suivant un ordre défini par la théorie) et font donc alterner forme et substance. Alors la forme retenue à un stade de l'analyse a pour corrélat la partie non encore analysée dont la procédure va se saisir en un temps ultérieur pour y reconnaître une nouvelle forme. Cette partie non encore analysée est donc une substance. Ceci explique le rapport de dépendance réciproque entre forme et substance considérées comme alternant. Mais ce rapport peut être envisagé sans entrer dans la procédure d'analyse, donc comme on le souhaitait, en se tenant à distance de toute caractérisation formelle.

À ce moment, à un niveau hiérarchique supérieur à toute détermination formelle, la complémentarité de la forme et de la substance est alors à comprendre, non plus dans un sens applicatif, comme succession de formes relevées dans des substances qui en sont les complémentaires, mais comme une co-donation de la forme et de la substance sur deux plans de présence distincts. Rappelons en effet que les termes alternants n'en sont pas moins « coexistants » à leur manière, et cette manière, la phénoménologie et la gestalt théorie nous apprennent qu'elle est du genre figure/fond/horizon. La complémentarité entre forme et substance signifie donc la présence nécessaire de la forme en « arrière-plan » de la substance ou réciproquement. Plus précisément, en ce qu'elles relèvent donc d'une articulation du type figure/horizon, la substance comme manifestation se constitue d'une part dans l'horizon de la forme : on retrouve ainsi ce qui a été pressenti plus haut quant à la présence « paradoxale » du système dans le texte : le donné « immédiat » comporte toujours une part simplement présente sur le mode de la « présomption » : une partie « cachée » qui n'en est pas moins constituante de son apparaître effectif.

D'autre part, la forme apparaît toujours sur fond de substance, attestant par là son caractère hylémorphique : la forme existe non pas dans un monde idéel, mais en tant qu'elle configure des matières, comme principe interne de formation passant à l'existence. C'est dire que les structures sont des réalités organiques.

Le dernier point, l'autonomie des plans d'expression et de contenu, est sans doute le plus délicat. Cette autonomie asserte d'une possibilité de poser les plans d'expression et de contenu, librement l'un de l'autre, lorsque le « regard » passe successivement de l'un à l'autre. Autrement dit, l'autonomie des plans E et C exprime leur possibilité intrinsèque de se détacher l'un de l'autre lorsqu'ils ne sont pas saisis à un même degré de présence. À la différence de F et S, E et C sont ainsi en mesure de faire figure chacun sans le fond de l'autre.

Ce qui se trame ici, donc, c'est la possibilité de mettre l'expression en rupture du contenu : lorsque E et C ne sont plus approchés sur le mode de la stricte coexistence, mais l'un en arrière-plan de l'autre, donc en étageant leur présence, il se creuse entre eux un écart qui ouvre la possibilité de leur autonomie réciproque, un écart tel que l'expression se libère du contenu et le contenu de l'expression.

En somme, et inversement, ce qui est dit là c'est que l'unité de l'expression et du contenu ne peut être qu'actuelle et complète : aussitôt qu'un des plans se trouve « thématisé » (mis en relief), une bipolarisation s'opère qui amorce un processus de séparation et d'autonomisation. Or c'est précisément cela que livre l'analyse merleau-pontienne, sous le titre de *consommation* : le processus sémiogénétique se noue en une « expression », comme incarnation du sens, dont la bipolarisation en signe (signifiant/signifié) ouvre la voie d'une *consommation*, c'est-à-dire d'une prise de valeur, qui projette la conscience dans un monde de concepts, de représentations ou d'objets, et, dualement, dévitalise le signifiant pour le réduire à la matière d'une perception fermée sur elle-même, inerte : « Quand quelqu'un [...] a su s'exprimer, les signes sont aussitôt oubliés, seul demeure le sens, et la perfection du langage est bien de passer inaperçue [...] *cela même est la vertu du langage* : c'est lui qui nous jette à ce qu'il signifie ; il se dissimule à nos yeux par son opération même ; son triomphe est de s'effacer et de nous donner accès, par-delà les mots, à la pensée même de l'auteur, de telle sorte qu'après coup nous croyons nous être entretenus avec lui sans parole, d'esprit à esprit. Les mots une fois refroidis retombent sur la page à titre de simples signes, et justement parce que ils nous ont projetés bien loin d'eux [...] » (Merleau-Ponty 1969 : 16-17).

Conclusion

L'examen des rapports de relation et de corrélation entre les différents strata confirme donc la signification essentiellement phénoménologique des concepts fondamentaux de la théorie glossématique – signification dont on a vu qu'elle fonde la validité épistémique de l'appareil hjelmslévien, signification que l'on savait attachée aux rapports de dépendances, mais dont on aura voulu montrer ici qu'elle se trame au plus profond du système théorique, en un lieu où la forme ne s'est pas encore constituée. En ce lieu où les plans, les formes et les substances se configurent suivant des rapports spécifiques, les fonctions syntagmatique et paradigmatique dévoilent leur sens phénoménologique premier: la forme s'y découvre organique ou tient lieu d'horizon, l'expression et le contenu, au départ mutuellement incorporés, se polarisent jusqu'à se dissocier dans un processus sémiogénétique de prise de valeur.

Notes

1 Recherche effectuée dans le cadre du programme ANR *SOURVA* (Aux sources de la variation culturelle).

2 Localisation de la composante fautive, modification de concepts protecteurs *ad hoc*, noyau conventionnel...

3 Une part de sa teneur épistémologique réside dans son opposition à l'empirisme logique, dont elle nie le vérificationnisme et le positivisme, et dans le contexte d'un débat aujourd'hui suranné sur le « critère de démarcation » entre sciences et pseudo-sciences.

4 « La plupart des philosophes paraissent persuadés désormais qu'il n'existe pas de critère universel de scientificité [...] Mais il n'est pas rare d'entendre les mêmes personnes se plaindre de ce qu'une théorie [...] ne soit pas clairement testable, ce qui présuppose qu'ils acceptent l'idée selon laquelle la testabilité représente sinon un critère nécessaire et suffisant de scientificité, du moins un idéal méthodologique souhaitable [...] c'est que la testabilité est une vertu, l'irréfutabilité un vice » (Boyer 2000: 166).

5 Toute l'épistémologie moderne récuse la possibilité d'énoncés d'observation « purs »: « de Popper à Feyerabend, de Lakatos à Kuhn, l'ensemble des auteurs [...] sont d'accord sur un seul point: [...] aucun "fait" intervenant dans un raisonnement scientifique n'est "constatable" de manière neutre et aucun raisonnement scientifique ne se réduit à une opération logiquement admissible sur les "faits", tous comportent une part d'"élaboration dans l'abstrait" » (Stengers 1995: 92.). À cette liste ouverte, ajoutons Neurath, qui, tout autant, conteste la possibilité de décrire l'expérience « à l'aide d'un langage neutre, non contaminé de théorie » (Barberousse *et al.* 2000: 22), Ladrière: « un résultat d'expérience ne consiste nullement en "données" observationnelles pures, il est toujours déjà une interprétation du "donné" » (Ladrière 1996: 723 col. 3), ou encore Bouveresse: « la "réalité extérieure" ne peut être distinguée de ce qu'on sait d'elle » (Bouveresse 1978: 95).

6 Remarque: lorsqu'il est question d'enregistrer de simples dépendances, le recours à la substance, comme pièce ou appui de la procédure d'analyse, n'est pas nécessaire: la coprésence systématique de deux termes ou leur dépendance unilatérale

se laisse directement observer. Par contre s'il s'agit de mettre à l'épreuve ces dépendances dans leur nature de loi d'essence, l'affaire est plus complexe car la violation de régimes de constitution fait sortir du périmètre de l'existence et requiert donc un appui externe.

7 Le « non analysé » renvoie au concept de « matière » (*Ibid.*, p. 73).

8 Hjelmslev [1954] (1971), p. 53. Nous soulignons.

9 Pour les « catégories du monde objectif [...], il n'y a pas de milieu entre la présence et l'absence » (Merleau-Ponty 1945 : 96).

Bibliographie

Barberousse, A., Kistler, M. et Ludwig, P.

(2000) *La philosophie des sciences au XX^e siècle*, 2000, Paris, Flammarion.

Bondi, Antonino

(2011) *La parola e i suoi strati. La semiotica dinamica di Louis Hjelmslev*, Roma, Bonanno.

(2012) *Hjelmslev. Tra lingua e linguaggio*, Roma, Carocci.

Bitbol, Michel

(1998) *L'aveuglante proximité du réel*, Paris, Flammarion, coll. Champs.

Bouveresse, Renée

(1978) *Karl Popper ou le Rationalisme critique*, Paris, Vrin.

Boyer, Alain

(1994) *Introduction à la lecture de Karl Popper*, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure.

(2000) « Philosophie des sciences », in Engel, P. (éd.), *Précis de philosophie analytique*, Paris, PUF.

Foucault, Michel

(1966) *Les mots et les choses*, Gallimard, Paris.

Franck, Robert

(1999) « La pluralité des disciplines, l'unité du savoir et les connaissances ordinaires », *Sociologie et sociétés*, XXXI, n° 1, p. 129-142.

Frege, Gottlob

(1971) *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Le Seuil.

Hjelmslev, Louis

[1947] « La structure fondamentale du langage » in Hjelmslev (1968).

[1954] « La stratification du langage » in Hjelmslev (1971).

(1968) *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit.

(1971) *Essais linguistiques*, Paris, Minuit.

(1985) *Nouveaux essais*, Paris, PUF.

Husserl, Edmund

(1991) *Recherches logiques (recherches 1 et 2)*, vol. 2, part. 1, Paris, PUF.

(1993) *Recherches logiques (recherches 3, 4, 5)*, vol. 2, part. 2, Paris, PUF.

Ladrière, Jean

(1996) Article « Sciences », *Encyclopaedia Universalis*, Paris.

MERLEAU-PONTY, MAURICE

[1945] *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 2001.

[1947] *Le primat de la perception et ses conséquences philosophiques*, Paris, Verdier, 1996.

(1969) *La Prose du monde*, Paris, Gallimard.

PIOTROWSKI, DAVID

(1993) « Sur le statut du concept de matière », *Travaux du Cercle Linguistique de Copenhague*, n° XXIV, p. 89-111.

(1997) *Dynamiques et structures en langue*, Paris, CNRS Éditions.

(2009) *Phénoménalité et Objectivité Linguistiques*, Paris, Champion.

POPPER, KARL

[1973] *La logique de la découverte scientifique*, Payot, Paris, 1978.

(1985) *Conjectures et Réfutations : la croissance du savoir scientifique*, Paris, Payot.